Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 44

Artikel: Choses à savoir
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194552

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que ne poivo pas derè autrameint vu que l'étâi la pura vretâ. Adon Boutefat mè châotè dessus, mè baillè on pétâ que y'é vu tot épeluâ et que y'é onco la grâobon; et portant on cheintâi lo caïon.

— Eh bin vâi, fâ Boutefat; mâ ein desein cein vo mè vouâitîva.

— Avoué cein que cein vo z'eimbétè quand on vo vouâitè; vo n'étès pas onna grachâosa que vint rodze quand on galé luron la reluquè; et quand on passè dévant tsi vo et qu'on dit cein qu'on cheint, n'est pas onna réson po attaquâ lè dzeins.

— Mâ vo m'insurtâvi !

— Eh bin, ne tiâdè pas dâi câïons et on ne lè cheintrà pas. Ora, attiutâdè : Se monsu lo dzudzo, à respet...

— L'est bon, lâo fâ lo dzudzo, ein lâo copeint lo subliet; n'é pas fauta d'ein mé oûrè et vo condano tsacon à cinq francs d'ameinda. Vo pâodè vo reteri !

Ein saillesseint dè tsi lo dzudzo, Abremet, furieux, desâi ein décheindeint lè z'égras : « C'est dâo proupro; et s'on ne pâo pas deré : *On cheint lo caïon !* io est la libertâ dè la presse ? »

Les déménagements à Berlin.

Extrait d'une correspondance berlinoise de l'*Indépendance belge :*

Vous ne sauriez, en ce moment, faire cent pas dans n'importe quelle rue de Berlin sans rencontrer un éléphant. Parfois on en voit une demi-douzaine à la fois qui cheminent pesamment, chacun dans sa direction, et vont s'arrêter quelque part pour être aussitôt déchargés par de robustes hommes de peine qui boivent, toutes les dix minutes, un schluck dans une bouteille remplie de liqueur jaunâtre.

Ces éléphants, rassurez-vous, ne sont pas des quadrupèdes, mais des voitures de déménagements; et cette liqueur dorée que tout ouvrier berlinois qui travaille à l'air porte en poche est du nordhaeuser ou genièvre de Nordhausen.

L'étranger qui, vers le 1er octobre, arrive ici, reste stupéfait à la vue de l'immensité de ces chariots bondés de meubles. On dirait que la ville émigre, que quelque catastrophe est survenue — l'avènement du communisme, par exemple — qui force la population à aller chercher des foyers ailleurs.

On peut affirmer, sans crainte de tomber dans l'exagération, que le Berlinois déménage, en moyenne, tous les deux ou trois ans. On ne sait jamais où peut demeurer quelqu'un qu'on n'a plus vu depuis longtemps. Quand on va à son ancien domicile, le concierge répond presque toujours que ce monsieur est allé s'installer dans telle rue, tel numéro. Vous vous rendez à l'endroit indiqué et, si c'est à cette époque-ci de l'année, il est probable que vous retrouverez votre homme sur le trottoir, surveillant son mobilier qu'on descend par les escaliers.

Ce matin même, je lis dans le *Lokal Anzeiger*, qui est notre feuille la plus répandue, une nouvelle débutant de la façon suivante: « Parmi les locataires les mieux assis de Berlin figure M. Carl Lorenz, qui demeure depuis vingt-cinq ans dans la même maison, Kronstrasse, no 40... »

Vingt-cinq ans ! C'est presque incroyable.

Deux Berlinois qui se rencontrent se demandent très souvent l'un à l'autre, non pas comment ils se portent, mais où ils demeurent. Les mots : « Bonjour ! où habitez-vous maintenant ? » sont très fréquents. Que de fois n'entend-on pas le bourgeois qui raconte un fait ancien dire à ceux qui l'écoutent: « Ça se passait au temps où j'habitais là Leipzigerstrasse », ou bien : « C'était avant — ou après — mon sixième déménagement. »

Il faut qu'un vieux Berlinois ait bonne mémoire pour se rappeler tous les immeubles dont il a occupé un appartement. Je demandais un jour à l'un de nos premiers architectes pourquoi il n'essayait pas d'introduire ici le système belge, hollandais et anglais de l'unique maison par famille, dont l'occupant est si souvent propriétaire ?

— Mais les gens ne pourraient plus déloger, répondit-il, tout surpris de ma question.

J'ai longtemps cherché à m'expliquer ce besoin biennal qu'éprouve le philistin des bords de la Sprée de changer de pénates. Finalement, il a fallu jeter ma langue aux chiens. C'est, paraît-il, dans sa nature; il veut tout simplement changer pour ne pas rester toujours au même endroit.

Après-demain soir, il n'y aura pas moyen de trouver un fiacre. Nous en avons six ou sept mille cependant. Mais ils seront tous pris par les servantes et leurs paniers d'osier, qui délogent. Assurément le tiers, si non pas la moitié, des filles de chambre et de cuisine, vont dans deux jours chez leurs nouvelles maîtresses. Toute la ville en est remuée.

On se demande souvent comment il se fait que les journaux de Berlin aient tant d'annonces ? Ouvrez ces paquets de dix, vingt ou quarante pages d'insertions et vous verre aussitôt que les gens qui veulent changer de demeure, de service, d'atelier, etc., sont innombrables.

Nous avons par semaine une émigration et une immigration de sept à dix mille personnes, sans compter le mouvement de va-et-vient des faubourgs. Jules-César nous raconte déjà que les Germains ne restaient pas en place. C'est encore ainsi — tout au moins à Berlin — de nos jours.

Cette démangeaison d'aller ailleurs est-elle un bien ou un mal ? Qui pourrait le dire. Toujours est-il qu'elle provoque dans la vie et l'activité publiques un mouvement extraordinaire. Que d'industries n'en vivent pas.

Vous verrez que ce sera un Berlinois qui inventera les maisons transportables en alluminium, et il n'y aura pas d'homme plus populaire, plus célèbre dans le pays. On le portera aux nues. UN SPECTATEUR.

Particularités sur le village de Daillens.

C'est seulement en 1825 que l'on a détruit, au château de Daillens, la *cage des sorciers*.

C'était une prison faite exprès, aux combles du bâtiment, construite en carrelets de chêne superposés et fortement liés et chevillés, fort basse et de la largeur d'un lit à deux personnes. Il n'y avait, disait-on, que ce genre de prison d'où un sorcier ne pouvait s'évader. On y voyait encore de la paille qui avait servi, disait-on, de litière à une vieille femme enfermée là comme sorcière, vers le milieu du XVIIIme siècle.

* * *

Au printemps de 1826, on refendait, dans la cour de la cure de Daillens, différents quartiers de bois à brûler. On trouva dans l'un de ceux-ci une mèche de cheveux pincés dans une fente, au bout d'une cheville de bois dur enfoncé dans la tige d'un cerisier, au moyen d'une perforation faite jusque près de l'aubier, il y avait plus de quarante ans, comme on pouvait en juger par les couches ligneuses qui avaient successivement recouvert la dite cheville.

Le bûcheron qui fit cette petite découverte avoua que cette magie se pratiquait encore et qu'il en avait lui-même éprouvé les bons effets contre le décroît d'une jambe, à la suite d'une sciatique. Après avoir inutilement consulté plusieurs médecins, disait-il, et craignant de perdre complètement l'usage de cette jambe, il était allé prendre l'avis d'un *maige* qui, pour de l'argent, faisait aussi le devin. Après les préliminaires d'interrogation, le maige récita quelques paroles magiques, puis il lui coupa une mèche de cheveux qu'il arrangea comme il est dit ci-dessus et qu'il enfonça de même, par perforation, dans un arbre de fruits à noyaux indiqué par le malade. Il remit ensuite à ce dernier un onguent dont il devait se frotter deux fois par jour.

— Voilà le vrai remède, fit-on remarquer au bûcheron ; les frictions que vous fîtes avec cet onguent rétablirent peu à peu la transpiration et la circulation du sang ; mais la cheville et la mèche de cheveux n'y sont pour rien.

Le brave homme n'en voulut rien croire, attribuant tout à des actes magiques, plutôt qu'à des remèdes naturels.

Choses à savoir.

Nous empruntons encore au Manuel de politesse française, de E. Muller, les petits conseils suivants :

Un homme doit donner la main à la dame qui monte en voiture et la faire placer à sa droite. Il est entendu que la place d'honneur est toujours au fond et à droite.

Après une soirée ou un bal, il faut, dans la huitaine, rendre une visite.

Il est des cas où l'on n'est pas dans l'obligation de rendre une visite. Par exemple, entre amis ou proches parents, on ne compte pas les visites.

Quand on doit faire un voyage, il est d'usage de visiter, avant de partir, les personnes avec lesquelles on a des relations suivies. Si ces personnes ne sont pas chez elles, on laisse sa carte, à laquelle se trouvent ajoutées ces trois lettres :

P. P. C. — *Pour prendre congé.*

Au retour, on va faire les visites d'arrivée.

Il est ridicule d'énumérer ses qualités sur une carte de visite. Une dame doit faire précéder son nom de *Madame*, et ne jamais mettre son adresse.

La toilette doit être en harmonie avec le but d'une visite. Visiter des pauvres en grande toilette, c'est les exposer à faire naître chez eux un sentiment d'envie.

Si l'on est introduit chez un grand personnage, on pose dans l'antichambre son parapluie, et l'on se fait annoncer. Admis, un monsieur se présente le chapeau à la main, et, s'avançant vers la personne, la salue. Dès qu'il lui voit faire le mouvement de chercher un siège pour le lui offrir, il s'empresse d'aller le prendre lui-même et le place à quelque distance du maître de la maison. Il serait familier et de mauvais ton de se débarasser de son chapeau, de sa canne, avant d'être invité à le faire.

Pour se retirer, en terminant une visite, il n'est pas bien de brusquer sa sortie ; il faut la ménager par quelques mots de préparation, et s'éloigner avec une promptitude mesurée.

Il est de la dernière incivilité de laisser seuls des visiteurs. Si l'on doit s'éloigner momentanément par urgence, il faut leur laisser un parent pour compagnie. En tous cas, l'absence doit être fort courte.

Si l'on reçoit une lettre en présence de quelques personnes, il ne faut l'ouvrir que pour la parcourir rapidement et après en avoir demandé l'autorisation de le faire en disant : « Vous permettez ?... »

Comment on paie les soldats chinois.

Chaque pays a son mode particulier pour payer la solde aux troupes. En France, en Italie, etc., on paie les soldats tous les cinq jours, en Allemagne, tous les dix jours, en Turquie, presque jamais.

En Chine, on paie les soldats tous les mois. Il faut dire que le soldat chinois, — en temps de paix, — se nourrit lui-même, l'administration ne s'occupe pas des subsistances ; le Chinois y pourvoit lui-même. Il est vrai que pour lui c'est chose facile, car il ne vit que de riz bouilli et il affecte un tiers de sa solde mensuelle qui est de trois taëls et demi (environ trente francs) à son entretien ; le reste est pour l'habillement, l'équipement et l'argent de poche dont tous les soldats du monde ont généralement besoin.

La veille du paiement de la solde, le capitaine de la compagnie et son sergent-major se rendent chez un officier supérieur, qui remet en lingots d'argent ce qui revient à la compagnie. L'empire n'ayant pas d'argent monnayé, la répartition est une opération fort compliquée.

Pendant toute la nuit, le capitaine, ses officiers et sous-officiers sont occupés à la besogne du pesage et du fractionnement. Comme la chose se passe très régulièrement, il faut couper en deux un morceau d'argent gros comme une épingle. Chaque lot est enveloppé dans un papier portant le nom du soldat.

Le lendemain, les hommes sont sur les rangs, on distribue à chacun ce qui lui revient, puis le sergent-major crie : « Y a-t-il des réclamations ? » Et on rompt les rangs.

Mais ce n'est pas tout : on voit alors les soldats se disperser rapidement et courir chez les changeurs qui leur donnent, pour chaque taël ou once d'argent, 1,600 pièces de monnaie passées à une ficelle, — et c'est chargés comme des baudets et gais comme des Chinois, que les soldats rentrent au quartier avec leurs seize cents pièces de monnaie.

THÉATRE. — La compagnie dramatique de M. Scheler a débuté jeudi soir avec succès. *L'Etrangère*, cette belle comédie de Dumas, a été interprétée à la satisfaction générale. Dans les couloirs et autour des chopes, où les opinions se traduisent franchement, nous n'avons entendu que des spectateurs contents. M. Scheler a été heureux dans la composition de sa troupe ; nous avons pu nous en convaincre dans cette première représentation, qui a mis en scène les principaux emplois. MM. Monthier, Rémonin, Pujeolles, Dorival et Rocher ont joué d'une manière correcte et fait preuve de réels talents dramatiques. Mmes Chovel et Cochet ont fait grand plaisir ; cette dernière, qui est toute nouvelle sur notre scène, a particulièrement plu par son naturel charmant, par la grâce et la justesse de son jeu. Son succès est assuré ; elle en a eu la preuve dans les applaudissements répétés de la salle.

En résumé, bonne soirée, début réjouissant. Nos félicitations à M. Scheler. — Dimanche 4 novembre, la *Grande Marnière*, drame en cinq actes, par G. Ohnet. Jeudi 8, le *Testament de César Girodot*, comédie des plus amusantes.

Petits conseils.

Portes et fenêtres. — Un moyen de remettre à neuf des portes et fenêtres de bois dur qui reçoivent la pluie et la poussière consiste à laver les bois avec une dissolution faible de potasse, rincer à l'eau, puis appliquer ensuite une couche d'huile de lin chaude.

(Science pratique.)

* * *

Bagues. — Les bagues trop étroites produisent l'étranglement des doigts ; il faut les enlever, afin de ne pas être obligé de les couper plus tard. Voici un procédé pour les retirer : On trempe d'abord le doigt dans de l'huile et ensuite on le plonge dans de l'eau bien froide.

* * *

Bain tempéré. — On appelle ainsi le bain dont la température est de 30 à 35 degrés centigrades ; il est salutaire, rafraîchissant, calmant et entretient la fraîcheur du teint ; il repose, relâche les tissus et principalement les intestins et facilite la transpiration. Il n'est pas trop de rester une bonne demi-heure dans ce bain.

Société d'horticulture. — Cette société nous prépare pour les 10, 11 et 12 courant, dans les salles du Casino-théâtre, une intéressante exposition ouverte à tous les produits de l'horticulture, mais où dominera sans doute, dans ses nombreuses variétés, le *chrysanthème*, cette charmante fleur de la saison. — L'exposition sera ouverte samedi 10, dès 11 h. à 6 h. ; et dimanche et lundi, de 9 à 6 h. — Samedi après midi, concert par l'Orchestre. Buffet dans la salle. Prix d'entrée : fr. 1. 50. Dimanche, 50 centimes. Lundi, 30 centimes.

Conférences André. — Le sympathique professeur nous annonce une série de conférences qui n'auront pas moins de succès que celles des années précédentes. Le *jeudi*, à 5 h. du soir, du 8 novembre au 13 décembre, les *Causeries* de M. André auront pour sujet le *mouvement littéraire contemporain ;* puis, le *lundi*, à 5 h. du soir, du 12 novembre au 10 décembre, elles traiteront des *questions du jour*. On ne peut offrir un programme plus attrayant.

M. Pierre Berton, qu'on entend toujours avec le plus vif plaisir, et qui nous a lu hier d'une manière si captivante *Griselidis*, nous annonce pour *lundi*, 5 novembre, à 5 h. du soir, une seconde séance dont le programme porte : **Etude sur le théâtre classique,** *Racine, Beaumarchais, Molière.*

Ce sera une heure bien employée et bien agréable pour les nombreux auditeurs de M. Berton.

Dans une gare de chemin de fer.

Une dame se présente au guichet, accompagnée d'une fillette.

— Une place entière pour moi et une demi-place pour ma fille, demande-t-elle.

— Madame, répond la buraliste, votre fille est d'âge à payer place entière.

— Pourquoi cette rigueur, aujourd'hui ? Voilà des années qu'elle ne paie que demi-place.

L. MONNET.

AGENDAS DE BUREAUX
POUR 1895
Papeterie L. Monnet
3, PÉPINET, 3

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.